

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	75 (1946)
Heft:	11
Artikel:	Les vacances sont là!
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1040676

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les vacances sont là !

La chaleur dorée de juillet enveloppe le grand bâtiment. Sous le toit de tuiles rouges, une unique salle bruit encore des voix de quarante fillettes que l'approche des vacances rend plus claires, plus caressantes aussi, comme si un peu de regret se mêlait à la joie du départ. Pour la dernière fois cette année, l'institutrice traverse les longs corridors que le silence agrandit ; pour la dernière fois, elle va monter sur l'estrade, et, face à son petit monde, essayer d'atteindre toutes ses élèves.

Voici que les petites se sont levées, ont fait la prière et maintenant quarante paires d'yeux la fixent, attentifs déjà presque tous, une jolie lueur d'émotion dansant dans les prunelles. Au fond de la classe, un gros bouquet a été dissimulé avec une maladresse si touchante qu'il appelle nécessairement tous les regards. Evidemment, ces demoiselles se sont préparées en grand secret à dire tout à l'heure merci à leur maîtresse.

On a beau être vieux maître d'école, ce n'est jamais sans une légère émotion que l'on s'empare de ce silence très spécial créé à certains instants par la fusion de toutes ces petites âmes attentives dont la bonne volonté attend quelque chose de leur institutrice.

« Mes enfants, nous sommes maintenant réunies dans votre classe pour la dernière fois. Vous allez partir en vacances, mais, avant de nous quitter, nous allons nous rappeler combien nous avons été heureuses ensemble et nous allons chercher tout ce qui nous a fait plaisir cette année. » Alors, c'est une explosion. Les doigts se dressent comme mus par des ressorts, les voix fusent de tous les coins, on répond sans être interrogées au mépris de la discipline consentie et acceptée pendant la classe. « Pas toutes à la fois, voyons ! — si ce n'était pas le dernier jour ! — *Mademoiselle, la grande promenade, Mademoiselle ! — Parce que c'était joli, parce qu'on a été dans le château de Chillon ! — Parce qu'il faisait beau temps ! — Parce que les apprenties-maîtresses étaient gentilles avec nous ! — Parce qu'on a eu des glaces ! — Parce qu'on a vu le lac ! — Parce que aussi Mlle R. était venue !*

L'institutrice revoit ses fillettes descendant du train, l'air plus heureux l'une que l'autre, et elle se rappelle avoir pensé, ce soir-là, qu'elle n'avait jamais senti si proches d'elle les cœurs de ses élèves, mises en confiance par une longue journée consacrée tout entière à elles dans le plus beau des paysages.

— *Les jours où on a modelé...*

Et tous les yeux se tournent vers le fond de la salle où, sur la caisse à sable recouverte d'un beau papier vert, se dressent les arbres de « plastiline » pétris par les plus habiles, les moutons qui ressemblent bien un peu à de petits veaux, mais dont les auteurs sont si fiers, les corbeilles qui doivent leur existence aux mains des fillettes les plus maladroites de la classe — mais qui étaient si contentes de faire, elles aussi, quelque chose —, enfin les personnages, pas mal, il faut l'avouer, qui ont déjà du mouvement et qui, tous ensemble, représentent une scène de *Fatima*. L'institutrice songe à la joie des élèves le jour où, dans le grand silence, après 15 minutes d'application, chacune vint apporter sa contribution à l'ensemble, si heureuse d'être pour un peu dans l'œuvre qui

allait s'édifier là, cette œuvre qui ne pouvait qu'être très belle et qui serait à tout le monde.

— *Et puis, Mademoiselle, quand vous racontiez Fatima parce qu'on avait été sage !*

Que d'heures de vertu en classe et à la maison, dues à ce récit qui a captivé les petites parce qu'il s'agissait d'enfants comme elles par leurs défauts, mais dont la générosité faisait les héros d'une belle histoire.

— *Quand on a fait la composition sur le poussin jaune !*

L'institutrice envoie une pensée reconnaissante à ce poussin dont le bec pointu fendillait doucement la coquille de son œuf — toc-toc — parce que, grâce à l'enthousiasme qu'il a suscité, il y a maintenant dans les cahiers de jolies compositions originales et ornées de très peu de fautes.

— *Et l'histoire de Nils, quand on apprenait comment vivaient les bêtes et comment était le pays de Nils.*

C'étaient, en effet, de bien bons moments que ceux où l'institutrice racontait Nils et créait, avec des mots, la joie, la crainte, le regret, le triomphe et la pitié dans l'âme de ses élèves, pour passer ensuite à l'étude sérieuse des mœurs de ce méchant *Smirre* et à l'étude plus schématique de ce coin d'Europe nordique dans lequel les oies volent en bandes dans le ciel gris.

Dans un coin, Jeanne-Marie lance avec conviction : *Toutes les leçons de dessin, Mademoiselle !*

— *Oh ! oui ! le dessin*, répète-t-on en chœur, et l'institutrice se dit qu'elle est tout à fait de cet avis et qu'elle compte parmi les meilleures heures de son existence, ces moments où, après une introduction qui les a captivées, ses petites, penchées sur leurs feuilles, avec une rapidité qui l'étonne toujours, expriment en quelques traits leurs âmes candides. Elle se souvient particulièrement de cette leçon où l'on devait dessiner l'intérieur et l'extérieur d'une maison destinée à accueillir de pauvres petits réfugiés, un dessin où chacune s'en est donné à cœur joie d'extérioriser tout ce que son cœur déjà gentiment maternel pouvait lui faire imaginer pour rendre gaie la vie de malheureux enfants de son âge. Elle entend les questions lors du dessin d'une ronde : « Moi, je ne sais pas dessiner la petite fille qui est au bout de la ronde ! » M^{lle} R. fait faire une ronde, la petite regarde bien, puis se met au travail sans un mot, de l'air de quelqu'un qui sait où il va, et deux minutes plus tard, la ronde la mieux plantée surgissait sous son crayon.

— *Et le jour où on a reçu notre livre de lecture et où M^{lle} l'inspectrice nous a raconté l'histoire de Mgr Dévaud !*

Mais Jeanne, une silencieuse, qui ne prend pas part aux conversations générales, et qui, souvent, ricane on ne sait pourquoi dans son coin, Jeanne lève un doigt impératif : *Mademoiselle, le jour de l'examen !*

Mademoiselle arque des sourcils un peu étonnés, mais elle se souvient qu'il est des inspecteurs qui, tout en exerçant un contrôle serré, réussissent à transformer l'examen en une fête, malgré l'angoisse que certains maîtres trop timorés s'obstinent à mêler à ces sortes de manifestations. Et puis, elle se rappelle que sa Jeannette, à l'examen d'ouvrage, a commencé par montrer à M^{lle} l'inspectrice une couture aux points gros comme de petits pois et que la seule réaction à ce mauvais début fut un : « Mais Jeanne, je sais que tu peux faire beaucoup mieux, moi ! », et que ces quelques mots ont suffi à conquérir le cœur de cette enfant

renfermée. Il n'y a qu'à voir le sourire qui accompagne l'énoncé : « Mademoiselle, il y a l'examen. »

Mais voici que toute une tête de colonne s'agit : *Oh! Mademoiselle, le jour où on a dessiné ce qu'on entendait dans le morceau de musique.*

L'institutrice perçoit alors les notes insistantes du Boléro de Ravel qui emplissaient la salle de classe. Sur les pupitres, les têtes penchées des élèves qui dessinent, dessinent ce que leur suggère la musique, les plus étranges fêtes foraines pour la plupart, et elle se dit que de tels exercices, malgré le sourire sarcastique de certaines gens qui veulent limiter la poésie à ce que produit leur cerveau, font plus pour équilibrer et développer ses enfants que des heures de travail.

Mais la liste des joies de l'année est maintenant assez longue pour que l'on puisse constater que, au fond, on a été très heureux en classe, que le bon Dieu nous a donné beaucoup de plaisirs. Et l'on souhaite aussi que les vacances qui viennent soient très heureuses pour les petites filles, mais pour les mamans surtout. Comment faire pour obtenir cela ? Francine, les yeux brillants, propose la solution du problème : « Faire le jeu : dire oui maman, tout de suite ! » — Oui, le jeu amusant que Mademoiselle l'inspectrice nous a appris l'année passée. Quand maman nous appelle : « Viens essuyer la vaisselle ! » on dit : « oui, Maman, tout de suite » et on court vite. Quand elle appelle pour que nous allions nous coucher, on dit la même chose et on va, et toujours comme ça ! L'institutrice sourit à l'évocation en pensant que ce jeu n'est rien d'autre que, mise à la portée des enfants, la loi d'acceptation de la destinée, heure par heure, acceptation sans laquelle il n'est pas de bonheur possible.

Mais toutes les petites se sont levées. Francine est allée quérir le gros bouquet d'où dépasse tout juste le bout de son nez. Anne-Marie lit, en y croyant, un compliment comme seules savent les dire les petites de première. Alors, souriant aux quarante paires d'yeux dans lesquelles elle devine les âmes de ses élèves joyeuses que le monde soit si beau et Dieu si généreux, l'institutrice sent monter en elle la conviction que la vie est bonne, toujours et malgré tout, pour celui à qui fut confié ce cadeau royal : des âmes d'enfants.

X.

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Cours pour l'obtention du diplôme fédéral I de maître de gymnastique

15 octobre 1946, ouverture du 2^e cours

Stade universitaire et salles de sports à
l'Université

Tous renseignements par la Chancellerie